

# EXPRESSION LIBRE ET LIEUX COMMUNS

Roger FAVRY

L'article de Jean-Yves Fournier (*Educateur* du 15 novembre 1971) me paraît excellent à plus d'un titre. Tout d'abord nous sortons de l'auto-satisfaction un peu naïve et fortement mystifiante des contributions où l'on raconte une expérience qui a réussi. Elle oblige ensuite à amorcer le dialogue dans le cadre même de la revue. C'est-à-dire qu'elle nous oblige à préciser ce qu'on entend par expression libre. En ces temps où, Freinet disparu, on peut faire à tout propos et hors de propos allusion aux vertus de l'expression libre, le texte de J.Y. Fournier fait l'effet d'un pavé dans la mare... Et c'est très bien ainsi.

1. Au départ, je veux dire dans les premiers jours de la rentrée, ce qu'on nomme expression libre n'est qu'un cadre commode, qu'une forme que viendront remplir des travaux d'élèves. Une forme peut être remplie avec n'importe quoi. C'est dire qu'elle est essentiellement surprise « *Que va-t-il se passer ?* » Eh bien, c'est ça qui se passe... La première surprise, c'est d'avoir non pas un, mais des dizaines de textes qui sont autant

de variations sur des lieux communs. L'histoire du lion, je l'ai rencontrée maintes fois en seconde et en première de lycée. Je la rencontre encore même au mois de janvier. La seconde surprise vient du fait que le texte que l'on s'attend à voir élire, passe généralement au bleu... Le maître voit s'écrouler son petit univers... et tous les ans il en est de même. Sainement traumatisé, il est désormais dans une situation psychologique favorable pour faire une bonne année scolaire. Tous les ans, en septembre, par quatre ou cinq fois (puisque j'ai quatre ou cinq classes à suivre) je fais personnellement cette expérience décourageante et nécessaire.

2. Avant d'attaquer le problème proprement linguistique, il faut s'interroger sur la conduite de la classe. La procédure du vote ne me paraît réellement utile que pour le choix d'un texte à envoyer aux correspondants ou à passer dans le journal scolaire. Voter pour savoir quel texte on va étudier suppose les élèves suffisamment informés de ce que peut offrir un texte. Or c'est cette information qu'ils viennent précisément

chercher au cours de français. Le vote qui choisit « *Le lion* » contre « *Pendant mes vacances du mois d'août* » est significatif d'un manque de maturité, au moins à un certain niveau (ainsi un Parnassien pourrait applaudir au choix...). Personnellement, je préfère que l'on discute chaque texte : quelquefois il n'y a pas de discussion sur un texte intéressant, je dis alors pourquoi je pense qu'il est intéressant, et je passe. Ce petit propos n'est jamais perdu. Dans le système pédagogique que constitue l'application des techniques Freinet par un maître en particulier tout se tient : une erreur d'appréciation sur une technique entraîne un manque dans un autre secteur. Notons d'ailleurs que chaque maître refait son propre système pédagogique : certains camarades appliquent constamment le vote et sans nécessairement rencontrer la difficulté signalée par J.Y. Fournier. C'est qu'à côté du vote ils ont mis en place des techniques complémentaires qui permettent de tourner cette difficulté... Ce point de vue structural de la marche de la classe me paraît fondamental. Il tient en une phrase :

« *Je fais ceci... Nous faisons cela... Où cela me mène-t-il?... Où allons-nous?...* » Il est évident que dans le cas où la structure paraît inadéquate il est toujours possible de la modifier légèrement, de la retoucher pour constater l'effet produit. Il n'y a pas d'étude structurale sans étude du mouvement de la structure dans le temps...

3. Les deux textes mis en compétition sont exemplaires dans ce sens que l'opposition qu'ils présentent se rencontre constamment dans l'expression libre. Le premier est politique et d'une écriture courante, le second est non engagé et d'une écriture

soutenue. Le maître préfère le premier au second (comme je le comprends !) mais son choix (qui est notre choix également, je tiens à nous mettre dans le bain car ce qui suit est assez dur à avaler), mais son choix trahit le maître : son idéologie est nettement orientée à gauche et en matière d'art il préfère l'écriture courante à l'écriture soutenue. Si je voulais brouiller les cartes je poserais la question suivante : que pensez-vous d'un texte politique écrit dans un style néo-parnassien ? (euh ! bof !...), que pensez-vous d'un texte engagé écrit dans une écriture courante ? (même réponse?... rejet pur et simple?...). S'il est incontestable que l'adolescent arrive dans nos classes rompu à une certaine écriture néo-parnassienne ou néo-réaliste et à une expression non engagée, nous de notre côté nous essayons de l'amener à une autre conception des choses... L'expression libre c'est l'intervalle de deux manipulations de sens contraire, celle du maître traditionnel (et ici je n'hésite pas à employer l'adjectif car je sais à quoi je fais allusion) celle du maître qui tente de renouveler son enseignement idéologiquement et esthétiquement. Mais la manipulation demeure.

On prend vite conscience de ce fait lorsqu'on rencontre des élèves brillants pratiquant une expression libre de facture moderne et au contenu réactionnaire... Quelle va être la réaction du maître ? Il aimerait bien censurer... Mais la censure, est-ce cela l'expression libre ?

4. Ces propos sont volontairement inquiétants. On dira que cette problématique n'est valable que dans le second cycle ! Malheureusement tout le monde est concerné, y compris les maîtres et maîtresses de CE, CP ou maternelles. Il y a quelques années

une Gerbe internationale publiait ce texte libre d'un petit Cubain : « *Fidel Castro a dicho : debes ser un buen revolucionario* » (Fidel Castro a dit : tu dois être un bon révolutionnaire). Était-ce un texte libre ? bien qu'imprimé avec des caractères de la C.E.L. et en belle encre rouge de la C.E.L., on pouvait discuter... et on en discuta effectivement. Car d'un côté on pouvait dire que le texte n'était pas libre, qu'il était influencé par la propagande castriste... Si l'enfant l'avait écrit sincèrement, cela paraissait encore plus triste. Et pourtant... C'était l'époque où Castro disait : « *A l'intérieur de la révolution, un écrivain a tous les droits, à l'extérieur aucun* ».

Sans doute l'expression « à l'intérieur de la révolution » est-elle susceptible d'une double explication : on peut la prendre dans un sens étroitement politique et c'est la justification de la censure, ou au contraire la prendre dans un sens large et en fait tout le monde peut écrire... un écrivain réactionnaire mettant par exemple le doigt sur une faille fondamentale de la révolution... A un congrès, un camarade me disait que le fait de travailler dans des petites classes appauvrisait la culture du maître. En fait, même si explicitement nous n'avons pas très souvent l'occasion de traiter ces problèmes en classe il nous est impossible de les ignorer. C'est cela notre culture commune.

5. Au niveau du second cycle, c'est-à-dire en lycée et en CET, le problème est évidemment plus aigu. Les adolescents se politisent de plus en plus. Toutes les formations politiques sans exception s'intéressent à leur comportement éventuel et cherchent à les attirer dans leur orbite. Peut-on être à la fois militant politique et militant de l'École Moderne ? Le

manque de temps fournit souvent une réponse commode. Mais le problème reste entier. Comment admettre d'un côté le prosélytisme politique et d'un autre côté sauver l'expression libre ? Une voie est ouverte, elle est étroite certes, mais c'est la seule.

Nous devons ouvrir nos élèves à toutes les réalités sociales, et ceci sans concession soit pour la gauche, soit pour la droite. Nous pouvons nous tromper, être aveuglés nous-mêmes par notre propre idéologie. Il faut donc que les élèves apprennent à se méfier, et nous devons leur apprendre à se méfier de nous-mêmes.

D'un autre côté, nous devons approfondir notre propre culture pour poser les problèmes d'une manière à peu près correcte. Ainsi l'auto-gestion serait un thème mystificateur si nous la proposons comme solution sans en montrer les difficultés. Dans un groupe de formation permanente d'adultes, groupe auto-géré, au moment d'élaborer les statuts il a été demandé s'ils acceptaient la direction de l'auto-gestion pour les entreprises. Sur les 12 présents, il y avait 12 voix pour l'affirmation de l'auto-gestion comme méthode de travail du groupe, mais à la suite d'une discussion serrée où furent évoqués les problèmes de l'auto-gestion au niveau de l'entreprise (problème de l'auto-financement pouvant peut-être mener à une baisse momentanée des salaires) il n'y eut plus que 4 voix en faveur de ce type d'autogestion. Les 8 autres ne se sentaient pas prêts à entrer éventuellement dans une entreprise de ce type. Cela ne veut pas dire que la perspective auto-gérée soit bouchée, cela veut dire qu'il ne faut pas tomber dans une mythologie où les mots perdent tout leur sens. Il en est de même pour nos élèves. Je n'ai pas

à recruter de futurs électeurs pour mon parti, j'ai à former des élèves pour qu'ils choisissent peu à peu librement leurs options politiques.

C'est à mon parti de savoir se montrer accueillant sans démagogie en pratiquant en son sein une démocratie véritable. C'est en ce sens que l'enseignant est à la fois maître et citoyen et c'est en ce sens aussi qu'il pèse lourdement sur un destin collectif. Je ne sais pas si l'école peut faire la révolution mais je sais en tout cas que l'école peut permettre ou interdire la révolution.

6. Je reviens sur le problème de la manipulation car il est au cœur du débat. L'éducation est toujours une manipulation. Relisez l'*Emile* et vous verrez comment Emile est constamment « coiffé » par Jean-Jacques. Vaut-il à la foire pour examiner des tours de prestidigitation sur les aimants, tout cela est truqué, le précepteur a pris langue avec le forain, la vantardise même d'Emile est envisagée et l'homme sera largement indemnisé du tort qui lui sera causé. Réfléchissons : lorsque nous laissons la classe libre de déterminer son travail, nous aussi nous la « coiffons ». On ne fera pas n'importe quoi... Une réflexion négligente, un sourire, un silence nous suffisent pour interdire pratiquement à la classe d'aller là où nous ne voulons pas qu'elle aille. Nous évitons évidemment les impasses, les situations où nous devrions (à notre avis) censurer et interdire. Il serait vain de s'en émouvoir. C'est le lot même de l'éducation, de cette activité où l'on conduit (ducere). Proteste-t-on ? parle-t-on de répression inqualifiable ? Fort bien, laissons faire... d'autres éduqueront à notre place la société du profit, la bande, la rue... Il suffit — mais cette démarche est indispensable —

que peu à peu l'adolescent sache que la nouvelle structure de travail qui lui est offerte permet, elle aussi, la manipulation. Peu à peu il découvre comment le maître « coiffe » son activité, bref il intervient au plus haut niveau de sa propre éducation. Il ne sera plus dupe. Sans doute (sauf cas extrêmes) il ne se révoltera pas contre cet état de fait, mais il le considérera d'un œil à la fois critique et amusé.

Le maître ne peut pas tout faire, ne peut pas tout dire pour de multiples raisons. Il est nécessaire que l'adolescent sache cela aussi. Bref il arrive un moment où il faut montrer le dessous des cartes. Ceci n'est d'ailleurs pas propre au second cycle : quand une classe de 4<sup>e</sup> refuse la fonction de président de coopérative, elle se trouve déjà à ce niveau de réflexion.

7. Reste le problème linguistique posé par les deux textes. Il est incontestable que l'expression libre ne peut se développer que sur une combinaison d'éléments parfaitement assimilés. Si ces élèves de C.E.T. en sont encore aux descriptions d'animaux, si un travail collectif s'amorce sur ce thème, c'est que le niveau réel de la classe se situe là. Il est vain de le déplorer. Tout ce que l'on peut faire c'est d'une part les laisser travailler le temps qu'ils veulent cette question, qu'ils s'en lassent, c'est-à-dire que la phase de répétition nécessaire au tâtonnement expérimental puisse s'épuiser naturellement. En même temps soit à travers le thème lui-même (ex : par *Daktari*) soit par d'autres textes leur donner envie d'aller plus loin, d'ouvrir leurs horizons à la fois sociaux et esthétiques. Là aussi la manipulation est la règle. A la question « *Comment obtiens-tu des poèmes, des contes, des pièces ?* » je ne réponds plus d'une manière

évasive mais je dis : « *Un jour je crois voir une piste de travail allant vers le poème, vers un conte ou une pièce, et je demande à tel ou tel élève d'explorer cette piste* ». Si je le lui demande, c'est que j'ai de bonnes raisons de croire que cette piste mène quelque part. Et on retombe ici sur l'information et la culture du maître.

8. Il est aussi difficile de faire de l'expression libre au cours préparatoire qu'en classe de première, et la culture exigible est la même. Voilà une évidence qui fera grincer des dents les administrateurs de tout poil, généralement ignorants des réalités de l'enseignement (et ici encore je pèse mes mots) et fort satisfaits des divisions catégorielles. Un poème ou un conte d'enfant pose des problèmes énormes au maître qui pour le restituer clairement dans l'évolution des formes artistiques doit être averti des formes d'art possibles. Comme il

n'est pas possible de tout lire, il faut au moins avoir recours à des instruments de consultation commodes. Le dernier en date, le meilleur sur le marché du livre, est l'*Encyclopædia Universalis*. Je ne sais si l'encyclopédie que prépare Larousse aura sa qualité. Il est difficilement possible pour un particulier d'envisager son achat (souscription de 3 000 F environ... l'édition en est à la lettre M) mais il faut que les lycées, les CES, les CDDP, les groupes culturels de quelque importance, les bibliothèques municipales en soient pourvus. Après tout, c'est bien ainsi que la grande Encyclopédie de Diderot a pu se répandre. En consultant cet ouvrage de temps à autre à propos d'un problème précis on apprend beaucoup. Et c'est une information solide.

R. FAVRY  
27, rue A.-Perbosc  
82-Montauban

---

#### CORRESPONDANCE INTERNATIONALE – F.I.M.E.M.

A ce jour, 154 classes ont pu être mises en relation à travers le monde : d'Espagne, de Belgique, de Luxembourg, du Canada, U.S.A., du Maroc, de Tunisie, de Côte d'Ivoire, du Niger, de Guadeloupe, du Liban, du Danemark, de Suisse, de France.

Je signale que, cette année, le groupe tunisien "Ecole moderne" a fait un gros effort pour la correspondance internationale. Coordination des demandes par un responsable, aide aux débutants par un plus ancien. Le résultat s'est traduit par un nombre important de demandes. Certaines ne sont pas encore satisfaites. Il reste à pourvoir :

- une classe de C.E.1
- 3 classes de C.E.2
- 3 classes de C.M.1
- 2 classes de C.M.2 à F.E. (de 10 à 13/14 ans)

Pour que nos amis ne soient pas déçus, je demande aux camarades français susceptibles de jumeler leur classe avec la Tunisie, de se faire connaître rapidement, en envoyant leur demande à :

Henriette MONEYRON  
1 bis rue d'Effiat  
63 – CLERMONT - FERRAND

La langue d'échange est le français.